

« Classe à part » : dans l'enfer de la double douleur

Le Monde.fr | 22.09.2015 à 09h29 • Mis à jour le 22.09.2015 à 09h30 | Par Noémie Luciani



L'avis du « Monde » : À VOIR

Sujet difficile, a fortiori pour un premier long-métrage, que cette « classe d'adaptation » russe qui regroupe tous les élèves atteints de troubles mentaux ou physiques. Officiellement, elle les prépare à la réinsertion en classe « normale », soumise à la validation d'un obscur « comité santé et éducation » formé, entre autres, des professeurs pour la plupart désabusés et méprisants qui ont la charge des élèves. S'il y a tant de guillemets autour de ces appellations, c'est qu'il y a un gouffre entre le nom et la réalité qu'elle prétend désigner. A l'envers de toute ambition réelle de réinsertion, la « classe d'adaptation » ghettoïse un peu plus ceux que leur handicap isole déjà. Elle devrait être l'abri, le cocon des plus fragiles : elle est le pénitencier de l'établissement.

Le premier long métrage du jeune cinéaste russe Ivan I. Tverdovsky n'est simple ni dans son sujet, ni dans la façon dont il l'approche. En suivant le parcours de Lena, adolescente ambitieuse privée de l'usage de ses jambes par une myopathie, Ivan I. Tverdovsky établit d'emblée un fossé entre le monde de ces adolescents pas comme les autres et celui des adultes. Aucun adolescent ordinaire n'est convoqué dans l'histoire : c'est un duel à mort entre deux générations qui, à l'exception de la mère de Lena, aimante et

faible, se détestent. C'est de la peur, sans doute, qu'il y avait au départ : celle de l'étrangeté, pour les adultes, celle d'être rejetés, pour les enfants. Mais elle a généré une guerre, et cette guerre, relayée sous forme d'un roman, *Corrections Class*, par la psychologue pour enfants russe Ekaterina Murashova, inspire *Classe à part* : un film à charge, noir, venimeux, même, lorsqu'il caricature les adultes à la Daumier, poétique et d'une tristesse terrible, lorsqu'il s'attache à ces enfants qui se distinguent des autres par une gravité et parfois une cruauté exceptionnelles plus encore que par leur handicap.

Sans concessions ni politesses

Ivan I. Tverdovsky affronte presque sans faillir ces enjeux difficiles. On sent dans tout son travail une volonté farouche de ne jamais oublier que son film est un réquisitoire, ce qui se traduit par une méfiance à l'égard du repos. Le travail de l'image est superbe. Certaines séquences, construites autour d'un casting adolescent remarquable, sont d'une poésie folle et parfois dérangeante lorsqu'en bord de voie ferrée ces enfants meurtris s'offrent à nouveau à la mort en se couchant sous les trains – et font semblant d'en rire. Mais le cinéaste ne prend jamais le temps de la contemplation. Chaque scène, même plutôt longue, est coupée presque avant d'être finie, pour qu'aucune blessure n'y cicatrise. Chaque fois que l'adolescence oublie les cruautés et trouve une harmonie, c'est l'adulte, avec son vide immense de générosité, qui la brise.

Sans concessions ni politesses, le tableau humain qui s'y déploie est aussi complexe que remarquable – et la réalité qu'il convoque avec des rigueurs documentaires est accablante. Elle l'est même à tel point que, parvenu à l'acmé dramatique du film, le réalisateur semble soudain battre en retraite, et cède à la tentation d'une ellipse qui déséquilibre l'ensemble, pour ramasser ensuite ses cartes à la va-vite sans prendre le temps de renouer ses fils. La résistance du cinéaste à son propre sujet semble avoir lâché, d'un coup. Le film en souffre comme d'un trou en plein cœur, comme une toile inachevée de la tache blanche qui la brise en son centre. Mais avec ou sans tache, on trouvera peu de réalisateurs de 26 ans capables d'un tel tableau.